

Andrea Cavazzini

Sur quelques thèmes chez Heiner Müller

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Andrea Cavazzini, « Sur quelques thèmes chez Heiner Müller », *Cahiers du GRM* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 26 avril 2014, consulté le 09 juin 2014. URL : <http://grm.revues.org/397>

Éditeur : Marco Rampazzo Bazzan

<http://grm.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://grm.revues.org/397>

Document généré automatiquement le 09 juin 2014. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© GRM - Association

Andrea Cavazzini

Sur quelques thèmes chez Heiner Müller

Je crois que la fin [de l'Europe] sera l'union monétaire, l'unité allemande et la lutte pour les postes. Il y a ce beau choral hitlérien chez Brecht : « Par ici les postes, par ici/Si la concurrence le veut ainsi ». C'est ça la fin. Et la fin qui vient après est le dénouement du Précepteur dans l'adaptation de Brecht : « Et silencieux dans l'étable, le bœuf et la vache écoutent le grand silence ». Ça ce serait l'avenir. Et je dois le dire, il ne m'intéresse pas beaucoup. H. Müller

Introduction

- 1 Depuis l'Antiquité, le théâtre est le lieu où une communauté institue sa confrontation avec l'Histoire. C'est par la tragédie athénienne que l'âge de la Cité a inauguré un nouveau rapport à l'histoire en marquant sa rupture d'avec l'époque mythique. Cela suppose qu'un projet collectif soit reconnaissable en tant que substance d'une communauté : le théâtre configure la structure de l'espace historique tout en réalisant une médiation entre l'expérience immédiate et les grandes transitions qui scandent le sens du processus épopéal. Cette médiation est immanente à l'adresse collective du théâtre, par laquelle l'articulation entre l'expérience et l'histoire est amorcée dans la sphère de l'immédiateté. C'est pourquoi le monde contemporain constitue généralement un contexte problématique pour le déploiement des formes théâtrales : « La tragédie a quitté la scène et ce sont désormais les rapports réels à l'échelle mondiale qui constituent le théâtre des opérations. Mais là, elle ne peut prendre aucune forme, que ce soit d'après le lieu, le temps ou l'action. On se trouve face à une nouvelle situation car même le subir [tout comme l'agir] perd sa forme impérative, tout comme il perd sa raison d'être »¹.
- 2 À la fin du XXe siècle, les conditions de la médiation entre l'expérience et l'histoire se sont éclipsées avec la dissolution du mouvement communiste, qui semblait pouvoir opérer une synthèse de l'action et du devenir, de la position du sujet et des transitions épopéales, dans les conditions spécifiques du monde moderne – d'où son affinité avec le théâtre : « [Le théâtre du XXe siècle] est plus grec que romantique. C'est ce qui commande l'invention et le progrès de la mise en scène. Le théâtre, au XXe siècle, c'est autre chose que jouer des pièces. A tort ou à raison, on pense que son enjeu s'est modifié, qu'il s'agit désormais d'une élucidation historique collective »².
- 3 A quoi est liée cette conviction « d'un lien singulier entre théâtralité et politique » ? « Probablement au nouveau rôle imparti aux masses dans l'action historique depuis la révolution russe de 1917. Pensons à la formule de Trotski pour qui ce qui caractérise notre époque est l'« irruption des masses sur la scène de l'Histoire ». L'image de la scène est très frappante. Les catégories de révolution, de prolétariat, de fascisme renvoient toutes à des figures d'irruption massive, à de fortes représentations collectives, à des scènes immortalisées, prise du palais d'Hiver ou marche sur Rome. Une question est constamment agitée : quel est le rapport entre le destin individuel et l'irruption historique des masses ? Mais cette question peut aussi se dire : qui est acteur de quelle pièce, et sur quelle scène ? »³.
- 4 La réflexion et la pratique de Heiner Müller représentent une confrontation radicale avec la situation historique que définit l'écart entre la citation de Badiou et celle de Kluge, et qui est notre situation : « *Hamlet-Machine* est un texte pour chœur, c'est une expérience collective, pas une expérience individuelle. Quand j'écris « Chœur/Hamlet », les gens ne le voient pas, parce qu'ils ne veulent pas le voir. A l'Ouest, ils ont peur des *expériences collectives* »⁴.

Gespenst

Je pense qu'il est très important d'avoir un lieu, un théâtre, où l'histoire soit mise au jour. Il faudrait que ce théâtre (...) ne se contente pas de proposer des produits du jour ou d'actualité (...). Je pense qu'il est très important d'affirmer le théâtre comme un lieu d'écriture de l'histoire⁵.

- 5 Ce passage contient plusieurs points décisifs dans la réflexion de Heiner Müller : le rapport du théâtre à l'histoire, l'exigence d'une réécriture perpétuelle de l'histoire, l'opposition entre

ce qui est réellement historique et l'actualité immédiate – l'incapacité de la concentration sur l'instant éphémère à soutenir l'expérience des destinées du collectif humain. Ce collectif est indissociable de sa profondeur historique, qui en constitue la partie nocturne, d'autant plus efficace dans l'actualité qu'elle ne peut jamais s'y réaliser entièrement : « *A. Kluge* – Il existe aussi un inconscient social, qui n'a pas de fondement psychologique, mais qui repose sur le fait que la société se refuse systématiquement à percevoir des parties d'elle-même ; ce sont des angles morts en somme. La société n'est pas capable de percevoir les parties les plus importantes d'elle-même. Comment une pièce pourrait-elle faire comprendre cela, sans pour autant devenir une leçon » : « *H. Müller* – On doit l'affirmer dans le drame : les morts agissent tout comme les vivants et les morts sont présents quand les vivants agissent. Et l'on en viendra alors au problème du temps d'une toute autre façon. C'est de cela que vit le drame. Chez Shakespeare, la présence des morts allait encore tout à fait de soi (...). *A. Kluge* – Tu dirais donc que l'inconscient progresse comme les vagues : autrefois il a été conscient, aujourd'hui il est de nouveau inconscient, puis de nouveau conscient, et cetera ? *H. Müller* – On peut le rendre reconnaissable par la présence des morts. *A. Kluge* – C'est ce que tu prêches constamment ? *H. Müller* – Oui, oui, oui. C'est en fait le cœur de la théorie du théâtre épique selon Brecht »⁶.

6 La récupération de cet inconscient est l'une des fonctions du théâtre et de la littérature en général : « *H. Müller* – Je crois que nous en sommes à un point où la fonction de la littérature a à voir avec la libération des morts. *Der Lohndrucker*, ma première pièce publiée, s'apparentait fort à un travail archéologique. Je voulais déterrer des choses qui avaient été ensevelies dans la boue, l'histoire et les mensonges. Déterrer les morts et les montrer au grand jour. *S. Lotringer* – Mais il arrive que ce qu'on déterre soit déjà en mauvais état, ou rongé par les vers. *H. Müller* – La chair est peut-être pourrie, mais les rêves qui habitaient ces corps, les problèmes, les idées n'ont pas subi la même décomposition »⁷.

7 Que le présent soit déterminé par l'efficace latente des morts est une idée centrale chez Müller, et sans doute l'un des points décisifs de son long dialogue avec Alexander Kluge : « C'est une vision très propre à Heiner Müller que de penser que les vivants ne sont que la moitié du réel. L'autre moitié, ce sont les morts. Et ils ont des places bien fixes. Et ces places bien définies co-décident de la place qui reste pour les vivants. C'est pourquoi les morts justement sont, pour Heiner Müller, absolument réels. Il a également dit que c'est une erreur de croire que les morts soient morts »⁸.

8 La présence des morts n'est que latente, elle constitue l'inconscient des communautés. La simple présence des morts détermine le présent en assignant aux vivants leur place : les hommes qui agissent dans le présent ne peuvent donc être entièrement maîtres de leur agir, lequel se produit depuis le lieu invisible habité par les morts. Ce partage fondateur de l'espace des communautés humaines détermine la structure de la scène sur laquelle se joue l'action historique. Mais si l'efficace de l'histoire et de la communauté dans l'action présente est instituée par ce partage de l'espace entre les morts et les vivants, force est de conclure que le théâtre, dont la tâche est la réouverture du rapport collectif à l'histoire, ne pourra pas ne pas travailler ce partage dans le médium de ses structures formelles. L'évocation des morts, l'instauration d'un espace commun entre les défunts et les vivants, est un élément important dans plusieurs formes artistiques : « Dans la tragédie grecque, les seuls à paraître sur scène étaient des morts, d'où les masques. Les vivants n'apparaissaient pas »⁹. La fonction thanatologique et thanatopratique du théâtre puise dans des strates historiques qui précèdent le monde Grec : « *F. Raddatz* – Le rôle du théâtre grec n'était-il pas aussi de perpétuer la communication avec les morts, les ancêtres ? *H. Müller* – On tient certes pour établi que la culture grecque est européenne, mais c'est méconnaître les influences orientales, égyptiennes et même asiatiques que Hölderlin a mis en évidence dans ses remarques sur sa traduction de Sophocle »¹⁰. Mais le théâtre en Occident n'a pas toujours été capable de se tenir à la hauteur de cette communauté qui réunit les morts et les vivants : « Toutes ses fonctions, "l'apprentissage de la mort", la "réhumanisation du corps", la "communication avec les morts" ont dégénéré en copies. Le théâtre européen se nourrit de la même histoire de refoulement que la technique »¹¹. Le refoulement de la mort caractérise l'histoire européenne et oriente le déploiement de ses

pouvoirs techniques. Mais il s'agit moins de refouler la mort en tant que destin de l'être fini et caduc qu'est l'homme que de refouler la mort en tant qu'élément de la profondeur historique cachée : « La volonté européenne de puissance dans la technique repose finalement sur le refoulement de cette réalité de la vie qu'est la peur de la mort. Si l'on pouvait apprendre quelque chose de l'Afrique ce serait sa relation à la mort. Toutes ces machines de mort mises au point par l'Europe visent au refoulement de la mort en tant que dimension de la vie »¹².

9 La technique européenne vise à créer un présent éternel, un instant pérennisé, dans lequel un semblant d'immortalité est produit en rabattant le temps sur l'actualité éphémère, d'où la conscience de la mort est bannie en tant que conscience de la continuité historique du genre humain. La mort refait pourtant surface comme passion du non-être que livre l'anéantissement de l'histoire par la succession des instants : « Ces hordes de touristes photographes, dans les musées et les lieux antiques, ne s'intéressent plus du tout au contenu des images ou des sculptures, ils ont besoin de photos. Photographier est finalement un acte nécrophile, on ne veut plus que des images de la vie et non la vie elle-même »¹³.

10 Cette nécrophilie s'oppose totalement au partage des morts et des vivants : ayant éclipsé du présent tout lien avec l'épaisseur et la profondeur de l'histoire, l'instant éphémère ne laisse subsister, en tant que dimension en excès sur l'actualité, que le fantasme de l'annihilation – le présent immédiat débouche sur le non-être au lieu d'intégrer l'efficace latente des morts par la multiplication des états de l'être. C'est pourquoi le travail réel de la mort peut fonctionner comme antidote face à la passion du néant : « Ponge en déduit la fonction de la photographie : photographier les morts, en y incluant toutes les phases de la décomposition du corps jusqu'au squelette. La photographie retrouverait ainsi un sens car on parviendrait par l'image à un respect de la réalité, de la vie »¹⁴.

11 Ce respect n'est possible que grâce à une certaine lenteur : c'est par la lenteur du travail d'incorporation que la mort peut retrouver sa place. Le temps de l'approfondissement, de l'insistance ou de la répétition est d'autant plus nécessaire que le refoulement des profondeurs historiques portées par la présence des morts produit le retour inquiétant des spectres. La répétition subie que produit le refoulement se manifeste comme emprise des puissances spectrales de l'histoire non réconciliée. Shakespeare et les revenants qui peuplent ses pièces incarnent les effets de l'incapacité à assumer les blessures et les traumatismes du passé : « Shakespeare est un miroir qui traverse les époques, notre espoir un monde qu'il ne reflètera plus. Nous ne serons pas à bon port tant que Shakespeare écrira nos pièces »¹⁵. Les cycles spectraux de l'histoire telle que Shakespeare la représente scandent les luttes pour le pouvoir et leurs issues, toujours aléatoires et toujours identiques. Le XXe siècle répète la compréhension shakespearienne de la politique comme destin mythique – Müller fait allusion à l'histoire de l'Allemagne, à son lien paradoxal avec la Russie, et à l'épopée révolutionnaire inaugurée par la Révolution d'octobre – : « *Les cicatrices appellent des blessures et le pouvoir/leur est tombé dessus comme un coup*. Le corps à corps de la révolution et de la contre-révolution comme figure de base des catastrophes de ce siècle »¹⁶. Par là, c'est la politique en tant que lutte pour le pouvoir – l'histoire étant pensée à partir de cette vision de la politique – qui tend à coïncider avec le toujours-identique de la nature archaïque : « L'histoire inscrite dans la nature (...). L'effroi que provoquent les reflets shakespeariens est le retour du même »¹⁷.

12 La réécriture de l'histoire se donne comme tâche l'interruption du cycle des répétitions de l'histoire-nature – introduire une différence dans la répétition, mieux : tirer une différence de la répétition : « Dans les tourelles des tanks allemands à l'attaque de Moscou, Vassili Grossmann fait voir à Staline – l'assassin émérite du peuple, comme Brecht l'a appelé – l'image mille fois répétée de celui qu'il a assassiné : Trotski, créateur de l'Armée Rouge et bourreau de Cronstadt. A la fois une variation sur Shakespeare : Macbeth voit le spectre de Banquo, et une différence. Notre tâche, ou bien le reste sera pure statistique et affaire d'ordinateurs, est de travailler à la différence. Hamlet le défaillant ne l'a pas remplie, voilà son crime. Prospero est l'Hamlet intuité ; au moins, il brise son bâton de commandement, en réplique au reproche actuel que Caliban, le nouveau lecteur de Shakespeare, adresse à toute culture jusqu'à aujourd'hui »¹⁸.

13 Le désinvestissement du pouvoir interrompt le cycle des massacres et des trahisons. Le retournement de la révolution dans la répétition du cycle naturel de la politique

shakespearienne engendre l'apparition des morts non-reconnus, transformés en spectres effroyables. C'est par rapport à ces revenants qu'une différence doit être arrachée à la répétition, mais cela n'est possible qu'à condition de reconnaître l'insistance des revenants par une certaine pratique de la répétition : « Imaginons que nous vivions en Afrique, Hitler serait enterré chaque année. On enterrerait chaque année une copie de Hitler ou une poupée à l'effigie de Hitler. Et cela jusqu'à ce que, d'une certaine façon, tout le monde s'ennuie et que plus personne ne vienne à cet événement. Ce serait la solution. Et c'est ce que le théâtre doit faire. Non pas aiguillonner artificiellement les scrupules de conscience, mais enterrer les morts, enterrer les traumatismes insolubles, et non les résoudre »¹⁹.

14 Une pratique de la mémoire qui ne viserait pas à déjouer l'emprise des spectres ne produirait qu'un simulacre de profondeur historique – l'histoire réduite à spectacle, mettant en scène l'éternel retour de la violence et des massacres. Le primat de l'actuel empêche précisément l'invention de pratiques par lesquelles le passé d'où les morts surgissent sous une forme spectrale pourrait être maîtrisé : « Un Nô, que j'ai toujours voulu adapter (...). L'histoire d'un très célèbre bandit de grands chemins qui ne cesse d'attaquer des caravanes, des caravanes de marchands. Ces Nô se passent toujours dans l'au-delà, ce sont toujours des morts qui doivent recommencer un travail jusqu'à l'épuisement. Puis il y a la grande scène, où il assassine l'un de ces marchands. Il doit rejouer sans arrêt cette scène jusqu'à ce qu'il n'ait plus de plaisir à attaquer ces caravanes et à tuer les gens »²⁰.

15 La répétition est un processus subi, mais elle est aussi une ressource : elle peut faire de l'apparition des morts autre chose que la hantise du passé refoulé. C'est pourquoi la conscience historique qui choisit de se confronter aux cycles de la destruction et de la mort s'oppose à tout déni anesthésiant. Pour Müller, l'histoire de l'Allemagne et l'histoire de la Révolution – qui tendent à coïncider tant dans l'affrontement entre la Russie soviétique et le Troisième Reich que dans le devenir de la RDA –, ces deux histoires donc font l'objet des plus grandes manipulations et défigurations, en même temps qu'elles constituent une réserve inépuisable d'événements traumatiques que la répétition consciente doit à tout prix soustraire à l'insignifiance : « J'ai l'intention d'écrire une pièce sur la Deuxième Guerre mondiale en Russie, et ses répercussions en Allemagne de l'Est. Pourquoi ? Parce que personne ne s'en souvient. Les Russes n'ont pas de mémoire, les Allemands n'ont pas de mémoire, or c'était une guerre entre les Russes et les Allemands. C'est pendant cette guerre que la Révolution a tourné à la contre-révolution »²¹.

16 Cible de toute opération de refoulement et de dé-historisation, d'où des spectres surgissent sans cesse, cette double histoire fait néanmoins obstacle à l'aplatissement du présent : « L'expérience allemande est fondamentale. Peut-être pas pour les Allemands, mais pour que les autres sachent ce qu'était cette nation de cinglés qui a fait ces choses cinglées »²². L'Allemagne comme communauté historique est morte après la dictature nazie et la Deuxième Guerre, mais son histoire peut être réactivée contre les tendances les plus néfastes du présent. Ce à quoi Müller essaye de s'opposer est la double destruction du rapport à l'histoire qui se produit en Allemagne – et en Europe – après la fin de la guerre : d'un côté, par la modernisation capitaliste, le miracle économique, la bonne conscience d'une grande puissance industrielle solidement ancrée dans le camp atlantique – « À l'Ouest, il n'y a pas de passé et pas d'avenir, la puissance économique y est tout entière mise au service de la désaffection du présent »²³ ; de l'autre, par la mainmise idéologique du Parti-État sur le passé, la manipulation hallucinatoire de l'histoire jusque dans ses replis les plus intimes. Pourtant, pour Müller les deux voies que les deux Allemagnes représentent ne sont pas équivalentes : « Le seul pays qui ait gagné la guerre, c'est l'Allemagne de l'Ouest. Mais ils y ont perdu leur identité. Ils se sont vidés de leur substance. En Allemagne de l'Est, personne ne peut se sentir innocent. L'État vous culpabilise. Le système vous culpabilise. A force de vivre dans l'oppression, on finit par se sentir coupable, et c'est ça la chance de l'Allemagne de l'Est. Nous, il faut qu'on paie pour la guerre, pour le fascisme, il faut qu'on paie pour tout. Les Allemands de l'Ouest, on ne leur demande pas de payer. Ils ont l'argent, alors ils peuvent se permettre de se sentir innocents. Si seulement je pouvais les culpabiliser un peu »²⁴.

17 La culpabilité garde intact un lien avec le passé qui permet de le réélaborer, tout en empêchant sa désignification. Là où le passé reste une blessure douloureuse, la possibilité existe d'instaurer avec lui un rapport qui s'inscrirait dans une expérience. Cette possibilité permet que le théâtre et la littérature gardent une fonction au sein de la collectivité. L'apparition effrayante des spectres peut aider à briser l'emprise du refoulement d'où elle surgit, mais à condition qu'il soit possible de la subjectiver, ne fût-ce que sous la forme d'une confiscation du passé par le Parti-État, d'une injonction culpabilisatrice. L'ambiguïté de cette injonction est d'abord l'ambiguïté de la coprésence nécessaire des morts et des vivants : la présence latente des morts constitue un danger, une source permanente d'effroi et d'horreur ; cependant, elle est aussi une ressource bénéfique, constituant un lien avec des dimensions de l'être historique qui échappent à la mystification de l'instant et de l'actuel : « Une structure comme la RDA ne peut exister sans passé et, sans passé, il n'y a pas d'avenir. Les morts restent jeunes. Il en résulte l'obligation de déterrer les cadavres. Il n'y a aucune nécessité pour cela en RFA »²⁵. Le primat du présent immédiat est le péché capital des sociétés capitalistes contemporaines, ce en quoi elles réactivent sous une forme démocratisée l'une des grandes obsessions hitlériennes : « Pour Hitler, la question fondamentale est qu'il voulait tout obtenir durant sa vie. L'avenir n'existait pas. Tout devait avoir lieu durant sa vie. Et c'est probablement aussi en quoi il fascine une génération qui grandit avec le sentiment que l'avenir n'existe pas. Et Hitler était orienté vers le présent absolu, il ne restait que le présent, il n'y avait rien après. Après il n'y a que les morts, et avant aussi »²⁶. Mais justement les morts sont les porteurs de cette profondeur historique qui confère au présent sa dignité et sa valeur. L'appartenance à cette strate temporelle profonde est ce qui opère la continuité du sens collectif de l'existence : « A. Kluge – Crois-tu vraiment que la suite des générations (...), est-ce que ce sont vraiment des liens, grâce auxquels nous aurions quelque chose en commun avec nos descendants, qu'ils meurent ou non ? Crois-tu vraiment que nous mourons pour de bon, ou y-a-t-il pour ainsi dire quelque chose qui passe au travers de nous ? (...) H. Müller – Ah, je crois bien que oui. Mais nous n'en savons vraisemblablement pas grand-chose. A. Kluge – Je ne veux pas dire comme un moyen d'en tirer du sens, ou une consolation (...). Et on trouve chez Héraclite que le passage de la vie à la mort forme une unité. Le philosophe s'était retiré dans un four et il lui venait des visiteurs. Et il leur disait : vous faites de la politique et je me chauffe auprès des Dieux. Il voulait dire par là quelque chose qui va au-delà de l'actualité. Et aussi de ce moment où nous sommes enfermés dans la cage entre naissance et mort (...) »²⁷. Le passé et le futur traversent et habitent constamment le présent : aucune actualité pure n'est jamais possible, cette impossibilité est aussi la réserve qui permet aux hommes d'échapper à la catastrophe de l'instant et à l'emprise étouffante des époques invivables.

18 Tant Kluge que Müller insistent sur le fait que leurs propres travaux, leurs œuvres respectives, ne se réduisent pas à l'acte de leur création, l'acte créateur n'étant qu'une répétition, une reprise et une variation du courant historique invisible dont le présent n'est qu'un nœud parmi d'autres. L'Histoire est tissée par des actes de transmission dans lesquels le contenu de ce qui est transmis d'une génération à l'autre est indissociable de sa précarité. La réactivation d'un noyau de pensée et d'expérience qui ne peut être saisi qu'à l'instant qui précède immédiatement sa disparition est l'enjeu de cette confrontation avec l'invisible qu'est la réécriture de l'histoire : « H. Müller – Eh bien, tu as naturellement toujours besoin de quelqu'un qui se souvienne sous une forme ou une autre. Car, sans souvenir, il n'y a pas de continuation. A. Kluge – Les lignes que tu écris sont-elles une forme de souvenir ? H. Müller – Oui, je crois bien »²⁸. Par là, la fonction de la répétition dans l'exploration littéraire et dramatique de l'histoire subit une torsion. La nécessité de répéter les événements pour désactiver leur retour sous une forme spectrale devient le ressort d'une opération volontaire et positive où la reprise du passé constitue moins un exorcisme qu'une résurrection. Une relation passive devient active, le subir se renverse en agir : la répétition n'a plus pour mission l'apaisement des spectres qui nous hantent depuis le lieu caché de leur refoulement, mais la réactivation dans un contexte inédit d'un passé qui ne saurait être transmis qu'à condition d'en changer la forme – la répétition vise à extraire du passé un noyau de validité permanente qui est constamment exposé au risque absolu du retour dans le non-être : « Je ne cherche pas à conserver la nation allemande. Je

me réjouis qu'elle soit en train de mourir. Ce qui m'importe, ça n'est pas la nation mais la mémoire. C'est cela mon travail, c'est une de mes fonctions. Je suis un auteur allemand, je travaille en Allemagne, et la littérature allemande est une des plus grandes »²⁹.

- 19 La vérité de l'histoire allemande ne peut être sauvée qu'à condition que l'Allemagne meure : une valeur dont la transmission est impossible ne peut être réactivée qu'en passant par un cycle de mort-et-résurrection – il s'agit de faire mourir le passé pour qu'il puisse revivre. L'éloignement par la mort rend héritable un passé qui ne peut plus faire l'objet d'une expérience collective, ne pouvant manifester sa présence que sous la forme du revenant. Répéter ce passé, montrer et élaborer son inscription dans l'espace des morts, signifie restaurer son pouvoir d'agir sur le présent : nul doute que pour Heiner Müller cette inscription constitue le dernier rapport possible à l'histoire de la Révolution après le socialisme réel :

C'est une époque où il faut enterrer la doctrine le plus profondément possible, comme dirait Brecht, pour que les chiens ne puissent pas l'atteindre. Et ce, jusqu'à ce qu'on puisse à nouveau la déterrer et la confronter à une réalité nouvelle, transformée. La libération des morts a lieu au ralenti³⁰.

Naturgeschichte

- 20 Le souci d'ancrer le présent dans la continuité d'une structure temporelle profonde implique de se confronter avec les visions modernes de l'histoire. La méfiance que Müller éprouve à l'égard de toute insistance sur la rupture radicale et la création *ex nihilo* comme opérations privilégiées de l'esprit et du rapport à l'histoire opposent sa position à tout modernisme. L'œuvre de Müller s'inscrit dans une problématique marquée par un rapport complexe mais ineffaçable à l'histoire et à la tradition : Goethe et Brecht – bien plutôt que les avant-gardes – incarnent deux figures de cette modernité antimoderne au sein de la littérature allemande. Mais l'élaboration d'une idée de temps qui fonderait ce rapport à la tradition implique surtout un bilan du siècle des révolutions et de sa fin : le XXe siècle a été dominé par une idée de la temporalité historique dont le ressort principal était la centralité du phénomène révolutionnaire sous sa forme communiste. Si l'échec des révolutions au XXe siècle impose de repenser l'idée du temps historique, c'est la perspective communiste elle-même qui devra être reformulée à partir d'une compréhension post-révolutionnaire de la temporalité et de l'histoire.
- 21 Devant l'effondrement du bloc soviétique, le monde du socialisme réel est vu par Müller comme un obstacle salutaire à l'accélération : « Deux zones temporelles différentes se rencontrent : à l'Ouest domine le principe de l'accélération ; à l'Est, celui du ralentissement des processus. Si les conquêtes de la vitesse pouvaient être absorbées dans le rythme de temps du ralentissement, elles pourraient par là être humanisées. Cet échange constituerait alors une grande chance »³¹. Le socialisme réalisé comme force-qui-retient, comme obstacle opposé à la vitesse et par là au primat de la succession instantanée des moments actuels – cette idée est maintes fois évoquée par Heiner Müller après la dissolution de l'Est comme zone historico-temporelle autonome : « *H. Müller* – Ces derniers temps, je m'intéresse à la question du rapport entre ralentissement et accélération. Désormais on peut considérer tout ce qui a disparu, c'est-à-dire le rideau de fer, tout ce qui le représente, le mur, comme des instruments de ralentissement d'un processus historique. Et Staline était le dernier à freiner, Hitler, lui, a fortement accéléré. *A. Kluge* – Il a freiné aussi. *H. Müller* – Non, je le verrais plutôt comme quelqu'un qui a accéléré les choses »³².
- 22 Müller suggère à plusieurs reprises qu'une continuité existe entre l'hitlérisme et la logique normale de l'Occident capitaliste-démocratique : elle consiste à vouloir refouler les liens qui rattachent le présent au passé et à l'avenir. Par là, c'est l'idée « classique » de révolution qui doit être critiquée. Le point de départ de cette critique est le refus de sa confiscation par la lecture journalistique de la chute du Mur de Berlin : « *A. Kluge* – Comment qualifierais-tu donc ce qui s'est passé en octobre et surtout en novembre ? Est-ce que c'était – comme on pouvait souvent le lire dans le quotidien *Die Frankfurter Allgemeine Zeitung* – une révolution ? J'ai entendu une comparaison avec Thermidor et donc avec la fin d'une révolution. *H. Müller* – Oui, j'y ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Il y a cette représentation classique de la révolution vue comme un moment d'accélération. Peut-être que ce n'est pas du tout ça, peut-

être qu'il s'agit toujours d'arrêter le temps, de ralentir le temps. *A. Kluge* – Pour ce qui est des guerres paysannes [à l'époque de la Réforme], il s'agit bien d'un ralentissement. *H. Müller* – Pour la Commune aussi, il s'agissait d'un ralentissement. *A. Kluge* – Le droit ancien doit être rétabli »³³.

23 Le ralentissement et la suspension relèvent d'une dimension temporelle qui dépasse la représentation moderne de l'histoire. Elles ouvrent la voie à une inscription cosmologique de l'existence historique du genre humain : « *H. Müller* – Suspendre le temps, c'est aussi gagner du temps et cela veut dire retenir l'effondrement et suspendre la fin ou la repousser. *A. Kluge* – C'est bien ce que fait la vie. Vue ainsi, la vie entière se résume à un processus de freinage. Un capteur d'énergie qui ralentit tous les processus sur notre belle planète bleue »³⁴.

24 Le freinage à quoi la vie se résume trouve une première concrétisation dans la pure spatialité. Le ralentissement en tant que clé de la vie historique renvoie au-delà de la vie humaine, au pur et simple être-là d'un temps immobile : « J'ai toujours trouvé très éclairante cette thèse d'une réserve de temps asiatique en Russie. Cette dorsale sibérienne. On survole cette dorsale gigantesque et sa qualité essentielle c'est qu'on ne pourra jamais complètement l'exploiter. On a l'impression que tout restera tel quel, même après la disparition des hommes »³⁵. C'est pourquoi l'optimisme de Müller face aux événements de 1989 est fort mitigé : si la chute du mur est un événement révolutionnaire, il s'agit bien d'une révolution de la vitesse, donc d'une révolution qui ne peut plus être socialiste, l'échec d'Octobre et ses conséquences ayant séparé définitivement l'idée de socialisme de l'idée d'accélération de l'histoire : « Le processus [de 1989] est révolutionnaire, peut-être la première révolution en Allemagne, sa vitesse est vertigineuse, mais ce n'est pas et cela ne peut pas être, après des dizaines d'années de perversion stalinienne du socialisme, une révolution socialiste »³⁶.

25 La chute du mur évoque pour Müller le risque concret que le capitalisme triomphe sur toute la planète et que sa forme d'existence démocratique « omnivore » s'affirme comme le seul horizon de l'humanité. D'où les allusions réitérées à propos d'un lien caché et scandaleux entre le devenir de l'Europe capitaliste après la démocratisation de l'Est et le national-socialisme : « *Emploierez-vous pour les événements de novembre [1989] le terme de révolution ? Certes, je l'ai déjà utilisé car, bien sûr, c'était une révolution. Il faut en finir avec l'idée que ce mot serait de gauche. Le coup d'État de Hitler aussi était une révolution* »³⁷.

26 Le travail sur l'hypothèse du ralentissement vise à s'opposer au destin que recèle le schéma révolutionnaire complètement incorporé au capitalisme : « Ce qui m'importe, c'est de savoir comment faire du ralentissement une qualité – ce qui est impensable dans le capitalisme. Il faut trouver et développer cette différence, cet Autre du capitalisme »³⁸. La pensée de l'Autre-du-capitalisme peut d'autant moins faire l'économie d'une critique de la révolution au XXe siècle qu'il y a des bonnes raisons de croire que la révolution est, en dernière instance, la forme temporelle la plus adéquate au capitalisme – c'est le moment de vérité de la pensée contre-révolutionnaire que Müller essaie de réactiver : « Carl Schmitt parle de la figure de l'empereur du Saint-Empire romain comme catéchon, comme celui qui tente d'arrêter l'avancée des puissances maritimes, des thalassocraties, de l'industrie. La classe révolutionnaire, au sens matérialistes, c'est la bourgeoisie, c'est le capital. La révolution communiste, abstraction faite des représentations millénaristes de ses débuts, a été la tentative du grand arrêt. En ce sens, il est logique que le catéchon, tout comme les empereurs byzantins, construise un mur. Le lien qui unit la révolution communiste à la Russie rend cela évident. Les révolutions n'ont jamais été des forces d'accélération mais la tentative de retenir le temps »³⁹.

27 La faute capitale des régimes de l'Est a consisté à croire que le socialisme aurait pu devenir une réalité grâce à une intensification de la vitesse : « On était complètement obsédé par l'idée de dépasser le capitalisme et on a oublié qu'on avait comme programme d'être l'alternative au capitalisme »⁴⁰. La signification profonde des révolutions et des constructions socialistes était cependant bien différente – l'existence d'une zone temporelle soustraite au rythme révolutionnaire incessant du capitalisme représentait une « réserve pour l'humain, pour la vitesse biologique de l'homme » : « Le rideau de fer était un mur du temps. Du fait de son existence, le problème du temps était lié à la géographie. Maintenant, ce lien n'existe plus et

l'homme est livré sans défense au monde des machines. Tout ce qu'il peut espérer, au milieu de ces machines qui se multiplient à l'infini, c'est de trouver encore un lieu à soi »⁴¹.

28 En dernière instance, la logique de l'accélération implique la disparition de l'homme : « L'homme est un facteur de perturbation. C'est pourquoi, à un moment ou un autre, il doit disparaître, si l'on ne parvient pas à le mécaniser totalement et par là à le vider de ses besoins et qualités propres (...). L'homme est l'ennemi de la machine ; pour tout système ordonné, il est le facteur de perturbation. Il est désordonné, il salit et ne fonctionne pas. Donc il faut qu'il s'en aille, et c'est le travail du capitalisme – de la structure de la machine. A la logique de la machine correspond la réduction de l'homme à sa matière première : matériau plus dents en or. Auschwitz est l'autel du capitalisme »⁴². Le lien de structure entre Auschwitz et le capitalisme ne réside pas dans la détermination de l'extermination par les impératifs de l'exploitation économique – il consiste bien plutôt dans la logique de l'accélération totale : « La doctrine militaire des nazis reposait sur le concept stratégique de l'accélération totale (...). Il s'agissait d'expérimenter la technologie, d'introduire la technologie dans le monde quotidien, de techniciser la vie. Toute tentative d'accélération totale rencontre dans les minorités son principal adversaire. Car les minorités représentent toujours quelque chose d'autonome ; elles sont un obstacle à l'accélération. Les minorités sont des freins. De là naît le besoin de les anéantir car elles persistent dans leur vitesse propre »⁴³.

29 Cette notion de « vitesse propre » est décisive pour comprendre sous quelle forme Müller envisage les alternatives anthropologiques à l'accélération capitaliste. La vitesse propre vise à sauvegarder les enracinements temporels singuliers ; par là, toute mythologisation méta-historique des longues durées est déjouée. Elle correspond bien plutôt aux positions qu'Ernst Jünger développe dans les années 1950, et qui relèvent elles aussi d'un bilan de l'histoire de l'Allemagne et de la guerre civile planétaire cristallisée en Guerre Froide. Les traités sur le temps de Jünger sont en effet une méditation sur la crise de l'idée moderne de l'histoire comme rupture, vitesse, volonté : « Tolstoï y fait une brève allusion dans sa préface à *Guerre et paix*, lorsqu'il dit que les grands actifs sont peut-être les moins libres des hommes. Plus on demeure, plus on vit dans son temps et plus on succombe à son préjugé »⁴⁴. Jünger s'interroge sur l'expérience du temps que libère le traumatisme contemporain de l'accélération : « Cette accélération est générale. Le désir de la freiner, là où ses inconvénients sont sensibles, est compréhensible, mais restera à l'état de souhait, car l'accélération ne règne pas seulement dans les zones extérieures, non plus que dans les effets de la technique. Elle est produite et entretenue par une approbation qui trouve sa tâche dans des profondeurs qui ne sont pas celles de l'éthique, mais du destin (...). Un regard sur le monde quotidien suffit (...). Nous ressentons la force de cet ensorcellement qui nous contraint ; nous nous formons et nous nous transformons par lui »⁴⁵. L'accélération sépare l'humanité des sources profondes de son être, qui relèvent d'un rapport déterminé avec le temps : « L'homme qui n'a pas le temps, et c'est là une de nos caractéristiques, ne saurait guère avoir de bonheur. Nécessairement, de grandes sources se ferment à lui, de grandes forces comme celles du loisir, de la foi, de la beauté dans l'art et la nature. Ainsi lui échappent le couronnement, la grâce du travail, qui gisent dans le non-travail, et l'accomplissement, le sens même du savoir, qui gisent dans le non-savoir »⁴⁶. Dans la sphère des idées qui orientent la vie politique, la profondeur temporelle joue un rôle décisif : « Les idéaux d'humanité ont tenu plus longtemps et mené plus loin que les idéaux héroïques. Cela ne vient pas de ce qu'ils sont plus jeunes, plus modernes, plus progressistes, mais, au contraire, de ce qu'ils sont plus anciens, de ce qu'ils remontent à une réalité plus profonde. C'est elle qui donne substance au progrès, lequel en soi est pur mouvement. L'humain l'emporte par cette raison qu'il est plus proche que l'héroïque du noyau du genre humain »⁴⁷. Car : « [L'histoire des premiers temps] n'est pas quelque chose d'antérieur ou de premier chronologiquement : elle est une couche profonde de l'homme, une force spirituellement indivise »⁴⁸.

30 Cette force spirituelle est ce que Müller et Kluge recherchent par leurs spéculations sur le ralentissement et la « réserve sibérienne ». Si la crise de l'idée de révolution et l'effondrement du socialisme réel à la fin du XXe siècle ont imposé une reformulation du concept de temps,

Jünger avait déjà, après la deuxième guerre mondiale, cerné l'excès de la temporalité longue sur le présent et l'actuel : « Se fait jour le besoin de points de repère métahistoriques. La préhistoire, la zoologie, la géologie et l'astronomie, qui offrent de ces points, sont, aux yeux de l'histoire, des vestibules qu'il convient de franchir plus ou moins rapidement. Qu'elles appartiennent aussi à l'histoire, et que par conséquent, maintenant et ici, nous soyons pris dans des événements mythiques, originels, biologiques, géologiques et astronomiques, cela semble difficilement perceptible, et pourtant commence à devenir observable en certains domaines, et même dans l'actualité (...). C'est là un signe, entre beaucoup d'autres, indiquant que l'édifice de l'histoire commence à se lézarder »⁴⁹. Cette nouvelle conscience du temps a été produite par l'effondrement des repères traditionnels de la culture européenne et de son rapport à l'histoire : « Il faudrait se demander si le besoin d'inclure ces éléments nouveaux ne répond pas déjà à la destruction du monde historique en son sens traditionnel »⁵⁰.

31 Pourtant, les positions de Jünger ne se rapprochent que très partiellement de celles que développe Heiner Müller. Pour l'auteur du *Travailleur*, la *Urgeschichte* qui relie le présent aux strates les plus profondes de la réalité temporelle relève moins des dimensions invisibles de l'expérience historique que des constellations méta-historiques de la nature mythique. Il ne s'agit pas, pour Jünger, d'élaborer le rapport avec les morts, ni d'opposer le rythme temporel humain à l'accélération universelle, mais de résorber l'homme historique dans un Ordre cosmologique restauré. C'est pourquoi le paradigme des forces qui dépassent l'actualité reste chez lui méta-historique : « L'astrologie est particulièrement apte à détourner de la sorte le regard des figures d'une monoculture dynamique, car elle est née du monde où l'homme et la terre sont encore le centre. Elle indique, à partir d'eux, une direction qui mène au-delà et au-dessus des plans et des visées humains »⁵¹.

32 La critique de l'idée moderne d'histoire débouche chez Jünger sur une position régressive : la réinscription de l'homme dans les archétypes cosmiques finit par réaffirmer l'idée archaïque du Destin, à laquelle faisaient déjà allusion les évocations obscurantistes du non-travail et du non-savoir. La solution que Jünger fournit à la crise du sens moderne de l'histoire est en réalité intimement complice de l'emprise mythique que cette histoire a engendrée.

33 Une articulation entièrement historique de la profondeur temporelle serait pourtant concevable : elle se fonderait sur la persistance d'un noyau anthropologique entièrement immanent, et néanmoins susceptible de constituer une réserve de pratiques, de dispositions, d'affects, de vertus dont l'efficace ne deviendrait visible que par-delà le bruit et la fureur de l'actualité : « "Mais ses sentiments étaient par trop ténus", voilà ce que dit Kleist du défenseur de la femme injustement accusée dans le récit *Le Duel* (...). Ces sentiments ténus – parfois ils transmettent des messages ou des ordres de mission sur quatre, cinq générations – ne peuvent être entendus qu'individuellement, quoiqu'étant seuls reliés aux flux collectif. Il y a des liaisons sous forme de contrat entre les générations, dont on peut dire que des majorités se construisent parmi les hommes, par-delà les décennies, par-delà les siècles. Des qualités singulières de l'homme, celles-là même qui lui serviraient d'appui dans les choses sérieuses, qui sont donc présentes en 1945 et non lors des périodes somptuaires du nouvel an, ces qualités là s'unissent à travers les âges »⁵².

34 Or parmi ces qualités comptent aussi celles sur lesquelles peuvent s'ériger les grandes manifestations historiques de l'émancipation politique. Le combattant du *Duel* « s'est reposé sur la défensive » : comme le général Koutouzov face à Napoléon, « il fait confiance à l'hiver » (p. 96), il évolue dans une temporalité longue, apparemment immobile, dont les mouvements ne peuvent qu'apparaître comme faibles et ténus du point de vue de la sphère de l'événement bruyant, aveuglant. C'est pourquoi le combattant est blessé : les manifestations adéquates au temps immobile du sédiment des qualités humaines restent fragiles face au combat ouvert. Cette fragilité concerne aussi les formes de la politique, dont la force se fonde sur les strates des qualités anthropologiques « ténues » qu'a accumulées l'écoulement d'un temps presque « géologique ».

35 Dans un Discours prononcé à l'occasion de la remise du prix Lessing, Kluge dit : « Sont à l'honneur chez Lessing les sentiments considérés comme *plutôt faibles*, mais qui, en contrepartie, se distinguent par leur solidité et leur constance, comme par exemple l'amitié,

l'hospitalité, le besoin de cancaner, le besoin d'échanger des nouvelles sans raison particulière. Les formes de sociabilité de la créature sociable qu'est l'homme, qui ne survivraient pas à une situation catastrophique et qui, face à elle, disparaissent comme se rétracte l'antenne de l'escargot en cas de danger, c'est d'elles dont nous avons besoin pour fonder une communauté et une opinion publique. C'est pour cela que l'opinion publique elle-même comme projet ne peut pas inventer les outils, les moyens, les paroles dont elle a besoin pour maîtriser et renouveler l'échange de l'information publique. C'est-à-dire que pour la création des outils publics, des films, des livres, et des discours, des situations publiques et leur changement, un retour sur la subjectivité et l'intimité s'impose constamment, car c'est là que sont construits les instruments qui, dans l'opinion publique, donnent à la publicité sa substance. C'est là l'avis de Lessing sur le travail du Poétique : qu'entre l'immédiat, le subjectif, l'individuel et le général, la Poétique soit puissance médiatrice »⁵³.

36 Nul besoin d'annihiler l'histoire par l'emprise cosmique du Destin, car la temporalité plus profonde que Kluge et Müller recherchent est celle des gestes « faibles » par lesquels s'opère une transmission microscopique et subliminaire du sens. Cette transmission n'est possible que grâce à une précarité ontologique qui lui permet d'échapper à la clameur envahissante de l'actualité : « De nos jours ils émigrent, ces sentiments ténus, des images qui, par la télévision, deviennent tonitruantes. Les économies du son dispersent ces voix ténues, les envoient dans la diaspora. C'est précisément là qu'est la mission du texte qu'aucun exercice du pouvoir ne saurait remplacer. La part de sonorité ténue, cette structure sous-cutanée qui, dans la musique, se soustrait à l'apogée dramatique parce qu'elle embrasse de bien plus brèves énergies de l'instant et de laps de temps bien plus longs, décennies, vies, siècle, c'est elle qui constitue le vrai rapport »⁵⁴. La vertu ancienne de l'écriture, la pratique du texte en tant qu'attention portée à ses résonances infinitésimales – tout cela relève d'un univers historique protomodern qui n'a pas épuisé ses ressources face au présent éternel de la postmodernité : « Des transformations massives de cette nature, la désobjectivation, font de l'acte d'écriture, aussi individuel aujourd'hui que naguère, lié à des tirages limités, une activité en quelque sorte somptuaire. Nous jetons des bouteilles à la mer. Mais j'aurais garde de sous-estimer cette activité, car elle recèle la continuité majeure »⁵⁵.

37 Si Jünger oppose à l'accélération la surpuissance du Destin mythique, Müller et Kluge semblent vouloir chercher dans les intensités faibles l'opérateur du ralentissement. Hans-Magnus Enzensberger ne dit pas autre chose dans son analyse de la persistance de l'aristocratie prussienne : « Étrange, la vitalité coriacée dont fait preuve, traversant toutes les ruptures et catastrophes de l'histoire, ce milieu qui n'est plus depuis longtemps une classe au sens marxiste du terme »⁵⁶. Cette indisponibilité à se laisser emporter par le processus catastrophique du progrès relève de la fidélité à une « vitesse propre », à une forme de vie qui implique son propre trajet temporel. Enzensberger ne méconnaît pas le conservatisme inhérent à cette fidélité : « Les antiques vertus qui ont longtemps perduré dans cette société parallèle qu'est la noblesse ne l'ont toutefois pas immunisée contre les épidémies politique qu'a pu déclencher l'histoire de l'Allemagne (...). Dans une dictature qui à la fois exploitait et détruisait toutes les traditions, des notions à connotations précisément aristocratiques comme "honneur", "patriotisme", "fidélité au drapeau", "loyauté" purent être instrumentalisées avec une particulière facilité »⁵⁷.

38 Pourtant, face à une dictature qui était déjà post-moderne dans son rapport aux traditions et à la culture, l'aristocratie prussienne a su conserver, selon Enzensberger, les vertus qui relèvent du « socle » anthropologique décisif : « L'entraide mutuelle dans l'adversité, l'hospitalité allant de soi, et l'indifférence propre à la vieille Europe envers les frontières nationales »⁵⁸.

39 La persistance de l'aristocratie est un catéchon, un mur qui freine l'accélération, une réserve purement anthropologique de temps historique dense. La zone temporelle qu'elle constitue produit un arrêt spatialisant du temps – la différence des vitesses propres se transforme en organisation spatiale, tout comme le Mur de Berlin incarnait l'écart temporel entre Est et Ouest. Le théâtre peut représenter une autre forme de spatialisation à une époque où la temporalité capitaliste ne trouve plus d'obstacle dans l'ordre géopolitique, mais uniquement dans la transmission de données élémentaires de l'expérience humaine : « H. Müller – Ce qui est grave actuellement c'est qu'il n'y a plus que du temps, de la vitesse ou du temps qui se

déroule, mais il n'y a plus d'espace. Aujourd'hui il faut créer des espaces et les occuper afin de contrer cette accélération » : « *Kluge* – L'accélération du temps est donc si puissante que même les métaphores ne peuvent plus rien retenir. Nous ne pouvons pas produire de ralentissement. Nous avons besoin de lieux symboliques. Tu affirmes aujourd'hui que le Berliner Ensemble est un prisme, un lieu qui aide à diminuer les vitesses (...). La poésie, le drame, le poème épique et la critique voilà les quatre types d'art selon Alfred Kerr et maintenant vient s'ajouter un cinquième type d'art, le ralentissement »⁵⁹.

40 C'est dans ces données élémentaires que s'enracine la politique communiste dans ce qu'elle a de plus de profond. Mario Tronti a indiqué les racines temporelles de ses raisons ultimes :

Ce sont toujours ces deux caractères qui qualifient et révèlent un phénomène politique capable de se mesurer d'égal à égal avec le mouvement de l'histoire. Le premier est le surgissement d'un conflit direct, d'un rapport agoniste, "polémique" dans le sens littéral du terme, le Un qui se sépare en deux sans possibilité de synthèse, l'ouverture d'un *aut-aut*, qui déchaîne une lutte *Freund-Feind*, ami-enemi. Le second est la longue durée du problème, le fait qu'il prend racine dans l'histoire de toujours, son époqualité et sa relative éternité. Le mouvement ouvrier a été vaincu aussi parce qu'il s'est laissé enfermer sur un laps de temps trop court d'histoire, il n'a pas su renverser contre l'histoire moderne la charge de besoins humains provenant de la longue histoire, il n'a pas voulu, ou peut-être n'a pas pu, prendre sa respiration, se plonger dans le passé de toutes les révoltes des opprimés dans le monde et de là se lancer, non dans l'attente, mais dans la préparation et l'organisation de l'événement d'un futur de revanche⁶⁰.

Gattungswesen

41 Si la persistance et le pouvoir de durer sont des ressources anthropologiques profondes et des conditions structurelles de l'inscription de l'humanité dans l'histoire, l'idée du communisme devrait être reformulée à partir de ces données. La critique du modèle révolutionnaire classique vise précisément à rendre possible cette reformulation. La construction du socialisme, la grande tentative communiste du XXe siècle, ont fait obstacle à l'accélération – mais elles n'ont eu conscience de cette tâche que dans l'après-coup de leur échec. La Révolution bolchévique se pense toujours comme rupture radicale avec le passé, comme début d'une ère entièrement nouvelle, et la construction stalinienne du socialisme tire les conséquences les plus radicales de cette compréhension du temps historique. Staline incarne l'idée que l'imperfection de l'homme implique sa substitution – l'humanité doit être remplacée afin qu'elle n'entrave le processus du socialisme réalisé. Cette complicité de la révolution avec les puissances destructrices fait que les figures du mythe redeviennent pertinentes pour comprendre l'époque stalinienne : « Prométhée a empêché la création d'une humanité nouvelle. Zeus avait en tête une humanité nouvelle, il savait que le vieux modèle ne fonctionnait pas et voulait créer un nouveau modèle. La condition était de détruire l'ancienne humanité. C'est ce que Prométhée a empêché (...). Si maintenant on met cela en rapport avec Staline : Staline savait que détruire l'homme ancien était la condition pour créer l'homme nouveau. Staline était comme Zeus »⁶¹.

42 Cette idée – l'analogie Staline-Zeus – est reprise dans un dialogue dont l'objet est le héros civilisateur Héraclès : « *H. Müller* – L'idée de Zeus était de créer une humanité nouvelle en exterminant l'ancienne, ce que voulait d'ailleurs aussi le Dieu de la Bible. Et cela correspond à l'idée de Staline : il faut exterminer l'homme ancien pour que le nouveau naisse. *A. Kluge* – Qui comparerais-tu à Héraclès ? *H. Müller* – Plutôt Kirov. *A. Kluge* – Ah ! ah ! il est assassiné. Mais de la force-travail unifiée, cela ne serait pas mal. Elle pourrait être terrassée par la folie, porter une tunique de Nessus si bien que la peau s'enflammerait... »⁶².

43 Héraclès représente la puissance civilisatrice du Proletariat, dont la mission est la construction du socialisme et de l'Homme Nouveau : « Dans la mythologie soviétique, si on veut la nommer ainsi, sur les affiches, dans les textes d'agitation, la figure d'Héraclès reparait toujours : Héraclès, personnification du prolétariat, du prolétariat mondial, dans son combat contre l'hydre du capital ou de l'impérialisme »⁶³.

44 En tant que symbole de la révolution se prolongeant dans la construction d'un ordre nouveau, le héros incarne et concrétise le programme de Staline. Mais la logique destructrice de ce programme le prend dans le filet de la répétition infinie de la violence meurtrière : « Hercule, dit Heiner Müller, est la première représentation mythique de la "figure du Travailleur". Dans

le désordre imposé par les dieux, il tue “ce qu’il a de plus cher”, entre autres ses enfants et sa femme, avant de mettre le feu à sa maison. Dans une sorte de délire, il se livre à une “effroyable” destruction (...). Il s’agit d’une activité orientée vers l’infini et qui transforme les objets, incluant meurtre et élimination : figure d’une “machine vivante” ; celle-ci finit par être prise dans des rets empoisonnés qui brûlent l’intérieur »⁶⁴.

45 Héraclès est incapable d’arrêter le processus dans lequel il engage toute sa puissance : et ce processus finit par détruire tout ce qu’il aime : « *H. Müller* – (...) Après avoir tué tant d’ennemis, tant de monstres, et cetera... *A. Kluge* – ... il peut pour une fois renoncer à tuer. *H. Müller* – ...après avoir libéré toute la terre de ses monstres, il voit partout surgir de nouveaux ennemis. Ils prospèrent de nouveau partout et... *A. Kluge* – Comme dans un travail à la chaîne, où l’on a encore pendant la nuit les muscles qui sont crispés, il arrive en quelque sorte... »⁶⁵.

46 Le projet révolutionnaire se fixe en réflexe involontaire, le processus civilisateur se renverse en répétition mythique : ces critiques pourraient rapidement déboucher sur le plus faible des humanismes, sur la mise en garde bien stérile vis-à-vis des projets historiques trop ambitieux. Telle n’est pas la voie qu’emprunte Heiner Müller : la critique de la révolution ne peut se faire que depuis la perspective du communisme, et c’est pourquoi elle engage, bien davantage qu’un mièvre appel au « respect » de l’humain et de ses limites, une reformulation du projet communiste fondée sur la conscience de l’espèce, par-delà le mythe de l’homme nouveau et l’humanisme traditionnel : « L’humanité ne pourra survivre qu’en tant que collectif à l’expérience-limite totale à laquelle les collectifs humains sont exposés en notre siècle »⁶⁶.

47 Le développement d’une conscience de l’espèce en tant que collectif est la réalisation historique de l’idée communiste – irréductible à tout humanisme, il ne devient concevable qu’à partir de la disparition imminente du genre humain, dont l’image est souvent évoquée dans l’œuvre de Heiner Müller : « Le principe communiste *Tous ou Personne* trouve son sens ultime sur le fond du possible suicide de notre espèce »⁶⁷.

48 Ce suicide est rendu possible par la perte d’une conscience immédiate de l’espèce, une perte qui « fut le prix à payer pour sortir du règne animal »⁶⁸. L’émancipation de l’animalité libère l’humanité de ses liens avec la nature, tout en la livrant à la présence immanente de sa propre absence. L’archéologie et la bombe atomique sont les deux figures qui incarnent, pour Müller, la capacité de l’activité générique de l’homme à se projeter au-delà de sa propre existence : « Schliemann (...) prépare la solution finale. Il transforme le public en bien matériel, la scène en vitrine, le théâtre en musée, lui-même en son propre monument, et crée la bombe à neutrons, l’arme de rêve de l’archéologie, le produit final de l’humanisme »⁶⁹.

49 Cette puissance d’annihilation que l’espèce humaine porte et développe tout au long de son histoire est la condition de toute histoire humaine : elle manifeste le pouvoir de néantification dont l’humanité a fait la base de son existence singulière. L’histoire des hommes implique nécessairement un rapport intime et radical à la disparition et à l’anéantissement : c’est bien ce rapport qui rend possibles tant la tentation annihilatrice de la révolution que le désir capitaliste et hitlérien d’en finir avec tout ce qui excède le présent. La conscience de l’espèce ne représente pas le déni de ce noyau néantifiant de l’œuvre humaine – elle en constitue la relève dialectique, l’*Aufhebung* du nihilisme par une idée de communisme fondée sur l’expérience assumée du néant : « J’ai trouvé un passage où Nietzsche définit son communisme, son idée du communisme. Tout être raisonnable sait que cet univers cessera un jour d’exister – par implosion, entropie ou que sais-je encore – la seule question qui se pose est de savoir s’il finira en sable ou en fumée et en feu. C’est à l’humanité d’en décider : feu ou poussière. Et Nietzsche enchaîne avec la question : cette fin aura-t-elle lieu dans un concert de lamentations généralisé ou l’humanité parviendra-t-elle auparavant à s’unir dans l’ivresse d’une fête collective c’est-à-dire à développer une conscience de l’espèce et à faire de cette fin du monde une fête ? »⁷⁰. Dans cette fable cosmologique, le développement final de la conscience de l’espèce n’est possible qu’à l’instant – infiniment petit – qui sépare l’être du non-être, l’écart infinitésimal entre l’humanité et sa disparition irrémédiable. L’unité de l’espèce, le communisme comme auto-reconnaissance du genre humain en tant qu’unité, sont des figures de la conscience qui présupposent le passage par l’effectuation historique et idéale de la présence du non-être d’où jaillit l’histoire humaine et qui menace constamment de la replonger dans le néant. C’est

pourquoi la fin de l'Homme doit être assumée jusqu'au bout en tant qu'étape nécessaire – la conscience de l'espèce est la conscience du pur écoulement d'un temps qui n'est plus habité par une forme quelconque de vie humaine : « La position la plus extrême et la plus utopique, on la trouve dans le poème de Brecht, *Quand dans la chambre blanche de la Charité...* dans lequel il écrit : “Depuis longtemps déjà/Je n'avais plus peur de la mort (...). A ce moment/je parvins à me réjouir même du chant des merles après moi” (...). Réussir comme Brecht à atteindre cette affirmation de la jouissance sans religion ni croyance en l'au-delà est le but véritable »⁷¹.

50 Si la conscience de l'espèce réintègre dans l'existence humaine le rapport avec les morts et la profondeur temporelle des ères passées et futures, ce n'est pas afin de préserver le noyau intangible et sacré de l'Humain : l'inscription de tout devenir dans la « continuité majeure » correspond à un processus épopéal de réappropriation de la totalité de l'être et du non-être grâce auquel rien de l'homme ne sera laissé intact : « Sans cette utilisation totale de l'homme, qui n'a jusqu'à présent eu lieu que comme oppression, il n'y a pas de libération (...). Ce mot d'ordre idiot, *le socialisme a besoin de l'homme entier*, qui a été jusqu'ici appliqué négativement, comme principe d'extermination, donc comme perversion, devient alors la condition de la libération dont résultera un tout autre rapport au monde et à la technique »⁷².

51 La conversion du sens historique moderne en conscience de l'espèce ne restaure aucune éthique kantienne, aucun royaume des fins : au contraire, elle vise à approfondir l'usage des forces collectives humaines, à épuiser les possibilités de ne considérer l'homme que comme un pur moyen – un ensemble de forces à utiliser, à combiner. C'est pourquoi l'horizon ultime de la construction du collectif communiste est l'épuisement de l'humain, son usage intensif et total : « Mais le premier pas conduisant au dépassement de l'individu dans ce collectif est sa mise en pièces : mort ou césarienne, l'alternative de *l'homme nouveau* »⁷³. Par là, la conscience de l'espèce apparaît comme un développement dialectique de la position stalinienne : il ne s'agit pas de détruire l'homme ancien pour le remplacer avec un homme nouveau qui serait sans histoire, mais de mener jusqu'au bout, et indéfiniment, l'exploration des différentes dimensions de l'histoire totale du genre humain. Encore une fois, c'est le théâtre qui incarne cette exploration dans le domaine communautaire infra-politique qui est son champ propre : « Le théâtre simule ce premier pas, lieu de plaisir et cabinet des horreurs de la métamorphose »⁷⁴. Car « l'élément de base du théâtre (...) est la transformation, et l'ultime transformation est la mort. La seule chose capable d'unir un public, la seule sur laquelle un public soit unanime, c'est l'angoisse de la mort »⁷⁵. C'est par cette angoisse que la conscience de l'espèce surgit depuis la possibilité concrète du non-être : ce n'est que par ce biais que l'espèce peut être saisie dans la plénitude de ses virtualités. Mais cette saisie implique la réitération indéfinie de sa destruction – l'espèce et son histoire ne manifestent leur plénitude que comme *ruine* à réactiver, réélaborer, recombinaison...

52 Ces pratiques de réécriture et de répétition effectuent une conscience qui circule dialectiquement entre la vie et la mort – en elle, l'éclair de la réconciliation peut apparaître comme la coïncidence immédiate et impossible de l'éternité et de la caducité :

C'est ce que vise la phrase de Nietzsche : « Tout plaisir veut l'éternité ». La revendication de l'instant formule le désir d'immortalité. Un affront à ce qui existe. Et que l'on n'ait jamais voulu s'en apercevoir, c'est le péché mortel de l'expérience socialiste⁷⁶.

Notes

1 Alexander Kluge, « La contribution de Lessing à la médiation », in *De la grammaire du temps*, traduit de l'allemand par Anne-Elise Delatte, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 126.

2 Alain Badiou, *Le Siècle*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

3 *Ibid.*

4 H. Müller, « Allemand, dites-vous ? Entretien avec Sylvère Lotringer », in *Fautes d'impression. Textes et entretiens*, textes choisis par Jean Jourdeuil, Paris, L'Arche, 1991, p. 92.

5 H. Müller-A. Kluge, « Le soc de charrue du mal », in *Esprit, pouvoir et castration. Entretiens inédits (1990-1994)*, traduit de l'allemand par Marianne Beauviche et Eleonora Rossi, Paris, Éditions théâtrales, 1997, p. 34.

6 H. Müller-A. Kluge, « Anti-opéra, bataille de matériel 1914 », in *Profession arpenteur. Entretiens nouvelle série (1993-1995)*, traduit de l'allemand par Eleonora Rossi et Jean-Pierre Morel, Paris, Editions théâtrales, 2000, p. 21.

7 H. Müller, « Allemand, dites-vous ? Entretien avec Sylvère Lotringer », *op. cit.*, p. 83-84.

8 A. Kluge, « Oraison funèbre pour Heiner Müller/16 Janvier 1996 », in *De la grammaire du temps*, *op. cit.*, p. 141.

9 H. Müller-A. Kluge, « Anti-opéra, batailles de matériel 1914 », *op. cit.*, p. 15.

10 H. Müller, « Meurs plus vite, Europe ! Entretien avec Frank Raddatz », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 136.

11 *Ibid.*

12 *Ibid.* Achille Mbembe a qualifié l'Afrique à l'époque des nationalismes triomphants et de l'indépendance des Etats-Nations de « lieu abritant le crâne d'un parent mort ». Il fait allusion à l'assassinat des chefs du mouvement d'indépendance camerounais qui, ayant pris le maquis, furent exécutés et effacés de la mémoire publique : « [Le] refus de sépulture et le bannissement des morts tombés lors des luttes pour l'indépendance et l'autodétermination (...) tout cela devint très tôt (...) le prisme par lequel (...) ma critique de l'Afrique (...) a pris corps. En inaugurant sa vie parmi les nations par un refus de sépulture au parent mort, mon pays natal ne manifestait pas seulement sa volonté de fonder un ordre politique basé sur le refus radical de l'humanité de l'adversaire politique (...). Il sacrifiait l'idée d'une liberté pour laquelle on a lutté à celle d'une indépendance que le maître, dans sa magnanimité, a bien voulu octroyer à son ex-esclave » (A. Mbembe, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010, 2013, p. 39-40). Selon A. Mbembe, c'est ce refoulement de la présence des morts qui impose la loi de la répétition (du fantasme) de la soumission après la décolonisation : « La libération des esclaves (...) a conduit au redoublement, à de nouvelles formes de servitude (...). La servitude survit ainsi au processus d'abolition » (*Ibid.*, p. 62). La centralité du rapport avec les morts – et avec les formes de leur refoulement violent par les autorités politiques – dans la problématique post-coloniale qu'A. Mbembe cherche à formuler devrait être étudiée à partir de la relation entre l'efficace actuelle des religions traditionnelles africaines et la position de l'Afrique décolonisée vis-à-vis de la forme-État moderne. L'effacement des morts et leur retour spectral pourraient être vus comme les symptômes du rapport que la décolonisation entretient avec une certaine dynamique de la modernité.

13 *Ibid.* Imre Kertész a bien vu ce que deviennent les traces de l'extermination lorsqu'elles sont incorporées au culte de la mémoire produit par l'industrie culturelle contemporaine : « Le programme allait bientôt commencer : il y avait sur place un cinéma et un musée, des ruines historiques et une œuvre d'art moderne, spectacle pour les vivants, repos pour les morts – le programme était varié et instructif, avec un horaire garanti, réglé à la minute, et chaque fois un conférencier ou un guide compétent » (I. Kertész, « Le chercheur de traces », in *Le drapeau anglais*, suivi de *Le chercheur de traces* et de *Procès-verbal*, Arles, Actes Sud, 2005, p. 123). Le touriste est l'incarnation de cette dégradation du rapport au passé : « Les touristes sont comme des fourmis : ils emportent miette par miette mais sans relâche la signification des choses, chaque mot, chaque photo enlève un peu de la gravité muette qui les entoure » (*Ibid.*, p. 125). La transformation des ruines en simulacres révèle que l'exhibition incessante d'un passé traumatique transforme en divertissement – et finit par effacer – toute présence efficace du passé. En réalité, dans le présent éternel de la spectacularisation des vestiges du XXe siècle, c'est l'histoire elle-même qui finit par être anéantie, impossible à réintégrer dans l'actualité : « Tout continuait comme avant, aveuglément, irrésistiblement ; chacun vaquait à ses occupations et à ses seules occupations, supportant et pratiquant cette horreur quotidienne avec l'indifférence de l'habitude et l'empressement suicidaire de l'automystification » (*Ibid.*, p. 164). Dans l'œuvre d'I. Kertész, de nombreux indices suggèrent que c'est bien l'effondrement désespéré et désespérant du socialisme réel, suivi de son refoulement morne et dépourvu d'élan libérateur, qui a irrémédiablement banalisé les événements du XXe siècle en détruisant les liens entre l'expérience immédiate des hommes et le sens collectif de l'histoire.

14 *Ibid.*

15 H. Müller, « Shakespeare une différence » traduit de l'allemand par Jean Morel, in *Anatomie Titus Fall of Rome*, Paris, Minuit, 2001, p. 122.

16 *Ibid.*

17 *Ibid.*, p. 124.

18 *Ibid.*, p. 125.

19 H. Müller-A. Kluge, « En route pour un théâtre des ténèbres », in *Profession arpenteur*, *op. cit.*, p. 59.

20 *Ibid.*, p. 54.

- 21 H. Müller, « Allemand, dites-vous ? Entretien avec Sylvère Lotringer », *op. cit.*, p. 99.
- 22 *Ibid.*, p. 104.
- 23 *Ibid.*, p. 80.
- 24 *Ibid.*, p. 100.
- 25 H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 161.
- 26 H. Müller-A. Kluge, « En route pour un théâtre des ténèbres », *op. cit.*, p. 58. La critique du primat de l'instant immédiat rend impossible toute assignation de Müller à une problématique post-moderne : « La formule originale du post-modernisme est aussi ce que Goethe considérait comme le péché originel : dire à l'instant "Arrête-toi, tu es si beau". L'étonnant dans la pensée-performance de Baudrillard est la manière dont il évacue tous ceux qui ne vivent pas au paradis. Tout ce qui n'entre pas dans ce style de pensée est éliminé (...). On veut un présent éternel pour que l'histoire et l'avenir puissent être occupés par le présent » (H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz », *op. cit.*, p. 167).
- 27 H. Müller-A. Kluge, « Heiner Müller dans la fuite des temps », in *Profession arpenteur*, *op. cit.*, p. 81-82.
- 28 *Ibid.*, p. 82.
- 29 H. Müller, « Allemand, dites-vous ? Entretien avec Sylvère Lotringer », *op. cit.*, p. 102-103.
- 30 H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz », *op. cit.*, p. 169.
- 31 H. Müller, « Meurs plus vite, Europe ! Entretien avec Frank Raddatz », *op. cit.*, p. 140.
- 32 H. Müller-A. Kluge, « L'entretien de Garath », in *Esprit, pouvoir et castration*, *op. cit.*, p. 20.
- 33 *Ibid.*
- 34 *Ibid.*, p. 21.
- 35 H. Müller-A. Kluge, « Anti-opéra, batailles de matériel 1914 », *op. cit.*, p. 8.
- 36 H. Müller, « Plaidoyer pour la contradiction », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 151-152.
- 37 H. Müller, « Le siècle de la contre-révolution. Entretien avec Gabriele Dietze et Otto Kallscheuer », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 171.
- 38 H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz », *op. cit.*, p. 155.
- 39 H. Müller, « Le siècle de la contre-révolution. Entretien avec Gabriele Dietze et Otto Kallscheuer », *op. cit.*, p. 171. Carl Schmitt parle du catéchon dans *Le Nomos de la Terre* : « Le concept décisif qui fonde historiquement [la continuité de l'Empire chrétien médiéval] est celui de la puissance qui retient, du *kat-echon*. Empire signifie ici la puissance historique qui peut *retenir* l'apparition de l'Antéchrist et la fin de l'ère actuelle, une force *qui tenet*, selon les mots de l'apôtre Paul dans sa deuxième *Épître aux Thessaloniens* » (C. Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, traduit de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel, révisé, présenté et annoté par Peter Hagenmacher, Paris, PUF, 2012, p. 64). Mario Tronti a récemment évoqué la figure de la force-qui-retient dans son bilan de l'opéraïsme italien et du projet politique communiste : « La différence entre Toni Negri et moi n'est pas tant reconductible à Spinoza ou Hobbes (...). Toni soutient le paradigme *eschatologique*, moi j'assume au contraire le paradigme *katéchontique*. Je pense que nous ne pouvons plus dire ou croire qu'il y a une idée linéaire de l'histoire, et donc que, quoi qu'il arrive, nous devons aller de l'avant dans le développement parce que celui-ci impliquera de nouvelles contradictions. Je crois qu'il faut retenir, ne pas laisser s'écouler le fleuve de l'histoire. Il faut ralentir l'accélération de la modernité. Parce que ce temps plus lent permet de recomposer nos forces. Assumer comme nôtre l'entre-temps : ce n'est que là que tu peux redécouvrir tes forces, retrouver les subjectivités alternatives et les composer en des formes organisées, historiquement nouvelles. L'accélération produit, certes, des multitudes potentiellement alternatives, mais celles-ci se consomment immédiatement » (M. Tronti, *Nous opéraïstes*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Paris/Lausanne, L'Eclat/En Bas, 2013, p. 155). Selon Tronti, la tâche de la politique ne consiste pas à suivre les processus socio-économiques, mais à les retenir en les maîtrisant – la politique ne suit pas le flux du temps, mais lui fait obstacle. Heiner Müller assigne cette fonction au théâtre. L'analogie politique-théâtre n'est pas arbitraire – tant le théâtre que la politique se fondent sur l'expérience épopéique de la Cité antique et relèvent d'une dimension essentielle de l'être humain : sa capacité à poser pratiquement le problème de la forme que doit assumer une communauté.
- 40 H. Müller, « Penser est fondamentalement coupable », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 187.
- 41 *Ibid.*, p. 188.
- 42 *Ibid.*, p. 188-189.
- 43 *Ibid.*, p. 189.
- 44 E. Jünger, *Le traité du sablier*, traduit de l'Allemand par Henri Plard, 1970, Paris, Christian Bourgois ; Paris, Seuil, 2010, p. 12.

- 45 E. Jünger, *Le mur du temps*, traduit de l'allemand par Henri Thomas, Paris, Gallimard, 1963, p. 39.
- 46 *Ibid.*, p. 60.
- 47 *Ibid.*, p. 116.
- 48 *Ibid.*, p. 116-117.
- 49 *Ibid.*, p. 16-17.
- 50 *Ibid.*, p. 17.
- 51 *Ibid.*, p. 40.
- 52 A. Kluge, *De la Grammaire du Temps*, *op. cit.*, p. 96.
- 53 *Ibid.*, p. 117.
- 54 *Ibid.*, p. 97.
- 55 *Ibid.*, p. 96.
- 56 H.-M. Enzensberger, *Hammerstein ou l'intransigeance. Une histoire allemande*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 2010, p. 298.
- 57 *Ibid.*, p. 300-301.
- 58 *Ibid.*, p. 300.
- 59 H. Müller-A. Kluge, « De l'esprit, du pouvoir et de la castration », in *Esprit, pouvoir et castration*, *op. cit.*, p. 29.
- 60 M. Tronti, *La Politique au crépuscule*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Paris, L'Éclat, 2000, p. 57-58.
- 61 H. Müller-A. Kluge, « La démocratie, ce grand omnivore », in *Profession arpenteur*, *op. cit.*, p. 43.
- 62 H. Müller-A. Kluge, « En route pour le théâtre des ténèbres », *op. cit.*, p. 50.
- 63 *Ibid.*, p. 49.
- 64 A. Kluge, *Chronique des sentiments*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Paris, Gallimard, 2003, p. 25-26.
- 65 H. Müller-A. Kluge, « En route pour le théâtre des ténèbres », *op. cit.*, p. 54.
- 66 H. Müller, « Lettre au metteur en scène de la première représentation de *Philoctète* en Bulgarie au Théâtre dramatique de Sofia », traduit de l'allemand par Jean-Louis Besson et Jean Jourdeuil, in *Philoctète*, Paris, Minit, 2009, p. 85.
- 67 *Ibid.*
- 68 *Ibid.*, p. 93.
- 69 H. Müller, « Philoctète 1979 », in *Philoctète*, *op. cit.*, p. 81.
- 70 H. Müller, « Je voudrais voir Brecht au Peep Show. Entretien avec Frank M. Raddatz », in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 117-118.
- 71 *Ibid.*, p. 118.
- 72 H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz », *op. cit.*, p. 162-163.
- 73 H. Müller, « Lettre au metteur en scène de la première représentation de *Philoctète* en Bulgarie au Théâtre dramatique de Sofia », p. 85.
- 74 *Ibid.*
- 75 H. Müller-A. Kluge, « Théâtre épique et management postmoderne », in *Profession arpenteur*, *op. cit.*, p. 104-105.
- 76 H. Müller, « Penser est fondamentalement coupable », *op. cit.*, p. 190.

Pour citer cet article

Référence électronique

Andrea Cavazzini, « Sur quelques thèmes chez Heiner Müller », *Cahiers du GRM* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 26 avril 2014, consulté le 09 juin 2014. URL : <http://grm.revues.org/397>

À propos de l'auteur

Andrea Cavazzini

Membre du GRM et de l'association Louis Althusser, travaille sur l'histoire du mouvement communiste au XXe siècle cavazz.a@tin.it

Droits d'auteur

© GRM - Association

Résumé

L'article porte sur la vision de l'histoire et du XXe siècle qui se dégage de la réflexion müllérienne sur le théâtre et sur la Révolution.

Entrées d'index

Mots-clés : théâtre, morts, révolution, répétition, espèce humaine, Müller Heiner

Index géographique : Allemagne, Europe orientale

Index chronologique : XXe siècle

Index thématique : histoire des mouvements politiques, théorie critique, marxisme, philosophie allemande ; esthétique